

Solidaires dans la détresse

Au lieu d'explorer l'origine et l'organisation des difficultés scolaires individuellement auprès de chaque élève posant problème, des psychologues suisses proposent des interventions à caractère systémique. Ils aident tout le groupe classe, enseignant compris, à découvrir le sens de ses actes à l'école, créant une dynamique de rupture qui permet à ses acteurs de trouver eux-mêmes leurs propres solutions.

D'un regard...

Jour de rentrée : un nouveau groupe d'élèves m'attend devant la porte. Cinq anciens, dont Samuel, rempli d'humour, vont m'aider à lancer les activités de rentrée et seront précieux pour la mise au courant des nouveaux. Comme chaque année, je lance le conseil de classe : une réunion hebdomadaire durant laquelle nous organisons la vie en classe, élaborons des projets, réglons les conflits, nous donnons le temps de nous écouter et de définir des lois communes.

Cependant très rapidement cette année semble s'annoncer plus difficile que d'autres : les conflits sont réglés dans les préaux par des bagarres, au conseil c'est la loi du silence. Chacune de mes entrées à la salle des maîtres me vaut une salve de doléances ; violence, racket, indiscipline voire impolitesse sont reprochés à mes élèves. Ils sont désignés comme « les spécialisés ». Les exclusions ponctuent leur parcours : des activités de sport, des cuisines scolaires, du groupe thérapeutique. Il est quasiment impossible de commencer les leçons prévues, un temps trop important doit être consacré à écouter les plaintes des uns et des autres, à rechercher les coupables, à redéfinir les règles de comportement attendues, à trouver des punitions adéquates. Le temps d'enseignement diminue, l'atmosphère de la classe est pénible. Cependant, en classe, une fois les lois précisées et les activités commencées, les enfants font preuve d'intérêt et travaillent dans le calme.

Le groupe fonctionne mal, la violence extérieure s'amplifie, en classe, le silence règne, la terreur aussi. Un contre-pouvoir agit dans l'ombre. Mais qui tire les ficelles ?

Un mardi de novembre nous découvrons plusieurs élèves victimes de racket dans

la classe voisine. La loi du silence règne car « si tu parles, t'es mort... ».

Je me sens impuissante devant ces enfants dont la violence ne semble pas pouvoir s'apaiser. Affirmer la loi, c'est essentiel, je le fais chaque jour. Mais quels moyens ai-je à disposition pour l'imposer ? Comment prévenir, agir sur ce qui se passe dans le bus, avant l'heure dans le préau, aux moments d'intégration de sport, aux cuisines scolaires, aux récréations ?

J'ai besoin d'aide...

Dès fin novembre se met en place un accompagnement par une psychologue du Service médico-pédagogique. Quatre interventions dans la classe sont prévues. Au cours de ces séances seront mis en lumière plusieurs éléments importants pour la vie du groupe :

- le rôle d'Henri, bouc-émissaire de la classe, terrorisé par Armand, et prêt à accepter n'importe quelle tâche pour acheter l'amitié des copains ;

- le rôle d'Armand, extrêmement vulnérable et peu sûr de lui dans les situations scolaires, qui menace les éléments les plus fragiles du groupe, tient en respect les autres par la terreur qu'il fait régner, et impose le silence face aux adultes ;

- l'image de soi : les enfants sont solidaires par la terreur qu'ils sèment. « *Quand on marche dans le préau, les petits, ils s'écartent* » et sentent qu'on ne parle d'eux qu'à travers la transgression des lois, mais que très peu de reconnaissance tangible vient les valoriser lorsque tout se passe bien ;

- enfin la très grande solidarité qui lie les enfants de cette classe, malgré les conflits et les dissensions : « *On est comme des petits poussins, on se tient au chaud.* » Et puis « *On n'est pas des anges, on n'est pas des diables* ». Au fil du temps

Dans quelques écoles du canton de Genève (Suisse) sont intégrées des structures de l'enseignement spécialisé comprenant un petit nombre de classes. Elles accueillent des élèves exclus de l'enseignement ordinaire en raison d'un échec scolaire massif et également en raison de troubles du comportement importants.

Les enfants de ces classes peuvent être suivis par des thérapeutes du Service médico-pédagogique, ou par des thérapeutes privés. Les enseignants spécialisés travaillent régulièrement avec les psychologues de ce service.

et des séances, le discours des enfants évolue, ils quittent les discussions sur les bagarres pour poser leur regard sur les personnes qui les apprécient malgré leur comportement et recherchent les moyens de se faire reconnaître par des attitudes plus constructives.

En janvier, un vendredi après-midi, les sculptures en papier qu'ils ont faites avec le maître de travaux manuels, et exposées dans l'escalier, sont en flammes. L'après-midi a passé en reconstitution des faits, discussions, enquête de police. C'est Henri qui a mis le feu, sur ordre d'Armand. Le feu était peu important, mais la fumée pique aux yeux. L'épisode est pris au sérieux auprès des enfants.

Le lundi suivant, à 16 h 20, Serge vient reprendre un cahier oublié : « *Martine, il y a le feu dans les toilettes.* »

Le linge des W.-C. brûle, le support en plastique dégage une fumée importante, il faut évacuer rapidement les classes de musique et d'études surveillées. Nous ne saurons jamais qui a mis le feu, les enfants se taisent. Le lendemain matin je rentre dans le bâtiment avec l'estomac noué. Que vont-ils encore inventer aujourd'hui ? En trente ans d'enseignement, c'est la première fois que j'éprouve de la peur devant mes élèves.

En février, après une bagarre en classe d'une extrême violence, Armand quitte l'école, pour ne plus réapparaître.

La classe reprend son souffle, le travail est de qualité, les plaintes au sujet de mes élèves diminuent, l'atmosphère est plus détendue. Au conseil de classe les interventions deviennent plus personnelles, les enfants s'impliquent davantage et les propositions affluent. Le conseil fonctionne.

Fin avril, dernière séance avec la psychologue. « *De quoi allons-nous parler ?* » Samuel demande la parole : « *On en a assez maintenant, on discute au conseil, entre nous, ça va bien comme ça !* » Cette dernière séance mettra en lumière la formidable angoisse qui étreint la plupart des enfants de ce groupe : l'an prochain, seuls deux d'entre eux seront encore dans cette classe, les autres attendent encore des décisions quant à leur lieu de scolarité ou à leur départ dans un autre pays.

... à l'autre

Comment répondre, en tant que psychologue, à une demande d'aide formulée par l'école dans un moment de crise, là où tous les points de repère habituellement fonctionnels ne sont plus utiles à l'enseignante, lorsque « tout a été essayé » mais sans effet, et au moment où des caractéristiques négatives, privilège jusque-là réservé aux élèves, commencent à se poser, subtilement et de manière presque imperceptible, sur les épaules de l'enseignante ? Comment ne pas reproduire ou renforcer, par la réponse que l'on donne, ce qui se joue déjà au sein de la classe ou de l'école ?

Et si les comportements violents et déviants de ces élèves n'étaient que des tentatives de créer des liens dans un contexte marqué principalement par l'exclusion ? Et si, tout en alertant l'adulte sur la détresse vécue individuellement, ces enfants remplissaient, par leurs actions de bande, une fonction d'alerte sur les difficultés de la classe dans son ensemble (classe spécialisée, classe « de débiles et de fous » marginalisée géographiquement au sein du complexe scolaire, à l'écart des classes ordinaires...) ? Voilà un premier recadrage proposé à l'enseignante qui permet d'entrer dans cette situation de crise

autrement que par le jugement de valeurs, la sanction, l'exclusion.

Un projet de travail en commun avec l'enseignante et toute la classe est rapidement proposé sur un nombre limité de séances. Les idées qui le sous-tendent sont les suivantes : confirmer, en travaillant tous ensemble, l'importance et la qualité du lien entre les enfants, et entre eux et l'enseignante ; aborder l'image que les enfants ont d'eux-mêmes ; complexifier leurs représentations en sortant du réductionnisme « mauvaises actions = mauvais garçons » ; les reconnaître dans leur compétence à pouvoir interagir autrement à l'école.

Voici quelques points forts des discussions menées avec la classe :

- travail sur le recadrage des comportements symptomatiques. Donner la parole aux enfants, sans être dans une position de juge, d'autorité scolaire, d'arbitre de conflits, de thérapeute, leur a permis de découvrir la valeur de lien et de réassurance de leurs comportements déviants ;

- découverte de la conformité (et de leur aliénation dans cette conformité) de ces comportements, conformité à ce qu'ils s'imaginent de la représentation que les adultes (enseignants, parents) et les enfants des classes ordinaires ont d'eux ;

- encouragement du lien positif et de tout ce qui va dans le sens de modifier l'image qu'ils donnent d'eux à l'extérieur. La présentation aux autres classes d'un livre produit par eux a été un instrument efficace, bien que ce cheminement se soit révélé particulièrement difficile : nous avons eu droit à plusieurs « rechutes » (feux, bagarres) et à la persistance de l'absentéisme d'Armand (il est resté l'emblème de la problématique de la classe) ;

- autorisation à nommer les incertitudes de chacun et de la classe entière par rapport à l'avenir, dans la perspective de l'éclatement de la classe en fin d'année scolaire et de nouvelles formes



d'exclusion ou de marginalisation qui se dessinent pour certains d'entre eux (projets de placements en institution, expulsions de la Suisse, séparation d'avec les parents).

Enfin, le droit de conclure et d'évaluer le travail fait ensemble a été proposé aux enfants qui ont « joué le jeu » avec sérieux et responsabilité. « *La classe va mieux* », « *je suis plus en confiance* », « *je trouve que la classe est plus solidaire* », « *on est reliés ensemble* », « *les discussions, j'ai assez aimé parce que chacun pouvait dire ce qu'il voulait* », « *avant les maîtres disaient qu'on était des diables, maintenant ça a changé, ils ne nous traitent plus comme ça* » : ce sont quelques-unes des affirmations des enfants lors de la dernière séance. « *On parle et ça s'arrange* » conclut Henri, un des enfants les plus problématiques qui, comme ses camarades, semble entrevoir les vertus de la parole.

La richesse des propos d'enfants considérés comme porteurs de pathologie a été indéniable. C'est effectivement lorsque les adultes offrent aux enfants la possibilité de découvrir le sens de leurs actes, là où les difficultés se manifestent, et avec tous les acteurs concernés, qu'il est possible, avec des moyens simples, de découvrir que des alternatives existent au « conformisme déviant » qui les enferme encore et d'ouvrir des brèches vers des liens faits de reconnaissance et de dignité.

Martine Poulin, enseignante spécialisée
Chiara Curonici, psychologue.
Genève - Suisse. Avril 1999.